

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'excès et la maîtrise

Loge Cobalt, *Guillotine*, Montréal, Le Quartanier, 2003, 166 p.

Pierre Barrette, *Portraits de l'ascète en coureur de fond*,
Montréal, le Noroît, 2003, 80 p.

André Duhaime, *D'hier et de toujours*, Ottawa, David, 2003,
102 p.

Jacques Paquin

Number 114, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2004). Review of [L'excès et la maîtrise / Loge Cobalt, *Guillotine*, Montréal, Le Quartanier, 2003, 166 p. / Pierre Barrette, *Portraits de l'ascète en coureur de fond*, Montréal, le Noroît, 2003, 80 p. / André Duhaime, *D'hier et de toujours*, Ottawa, David, 2003, 102 p.] *Lettres québécoises*, (114), 36–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'excès et la maîtrise

La poésie peut tout dire, aussi bien en marquant ses distances qu'en saluant l'abandon.

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

« **L**A POÉSIE EST LA LANGUE DES JOINTURES » a écrit Jean-Michel Maulpoix, suggérant ainsi que la poésie peut dire aussi bien ce qui la crée que ce qui la nie. Les trois recueils qui suivent en font la preuve éclatante. Le premier provoque une spectaculaire rupture avec un certain confort poétique, le second privilégie l'ordre, le dernier mise sur la simplicité pour préserver la précarité de l'instant.

UNE JOYEUSE OUTRANCE

Voilà un recueil pour le moins déconcertant où sont alignés, sans les départager, le titre du recueil, un nom d'emprunt et une maison d'édition : Guillotine Loge Cobalt Le Quartanier. Mais si le mot « guillotine » coiffe (quelle antithèse !) l'ensemble du recueil, c'est aussi le titre d'un tiré à part inséré dans le recueil (« *poème en-tête remis en corps* »). Quant au Quartanier, c'est le nom de la maison d'édition fondée en 2002 par Éric de Larochelière et Christian Larouche. Dans la présentation qui ouvre le recueil, on apprend que cette maison, soutenue par une revue semestrielle (*C'est selon*), se consacre à la poésie et à l'écriture de fiction et vise notamment à faire découvrir des œuvres anglo-saxonnes en traduction.

Le poète, diplômé de littérature de l'UQÀM, emprunte un pseudonyme, Loge Cobalt. Le recueil comme tel *loge* lui-même à l'enseigne de l'avant-garde et de l'écriture hermétique, grinçante et vindicative. Près de 165 pages, sans compter le tiré à part, d'une écriture en vers, incisive et lapidaire, qui est rendue obscure par l'usage de nombreux mots rares ou de néologismes, et à la syntaxe constamment mise à mal. Quelle que soit l'opinion qu'on pourra émettre sur ce recueil, il est indéniable que nous sommes devant un tour de force qui n'est pas sans rappeler la virtuosité automatiste du *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe à qui l'auteur reconnaît d'ailleurs sa dette. Lisons les premiers vers d'« Émissaire (crapaud le nuage agrippe) », dont l'intitulé est en soi tout un programme :

*La panse toupie tourne danse écope. Qui moi
Tourne? Soutes en cause
à la pelle, cure, cure varech si le ressortissant gêne,
thèse! si le radar pense. Avec le corps attesté, leur, j'arrache feu le lieu. Car il y
a ceci : témoin
constelle ni feu du corporatif
fait des ateliers chefs. Balais-brosses dont le débit science.[...] (p. 13)*

C'est donc une machine du langage, un langage-machine, mieux, une machination du langage que met en scène le pseudo Loge Cobalt. Faisant échec au sens, bousculant les repères habituels de la poésie et en

particulier une bonne partie des pratiques de la poésie québécoise, ce texte, qui renoue par certains aspects avec les expériences formelles de la défunte *Barre du Jour*, cherche à fonder une nouvelle modernité, elle-même héritière, mais pas exclusivement, des Herbes rouges. Roger Des Roches y est convoqué, mais aussi Villon, Beckett pour les plus connus, qui côtoient des noms moins connus (Chet Wiene, Christophe Tarkos). C'est un recueil qui se lit aussi dans tous les sens, les vers qui apparaissent aux en-têtes et aux pieds de page étant reproduits dans *Guillotine*. Malgré l'apparent désordre de cette poésie, nous ne sommes pas devant le recueil d'un toqué qui aurait décidé d'aligner des centaines de vers uniquement pour le plaisir de délirer. Références savantes, jeux ludiques, critique sociale, littéraire aussi composent l'essentiel de ce discours, mais soutenus par une impressionnante cohésion si l'on considère que cette écriture, sous ses dehors anarchiques, parvient à se maintenir, à poursuivre sa démarche sans jamais épuiser ses moyens ni se désavouer elle-même. Car c'est bien là le danger qui guette toute écriture engagée dans une telle pratique : le ressassement ou l'essoufflement. Je tenais à ouvrir cette chronique avec ce recueil car il y a longtemps au Québec qu'on a posé de manière aussi radicale les possibilités d'une nouvelle modernité en poésie. On notera que cette écriture s'inscrit également à l'intérieur d'une recherche menée sous l'égide de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique et dont Pierre Ouellet, qui a obtenu une reconnaissance à la fois comme chercheur et comme poète, est le principal animateur. Ce qui explique, en partie, l'outrance mais aussi l'indépendance de cette écriture par rapport aux poètes qui publient dans les maisons de poésie usuelles.

LA GÉOMÉTRIE DU DÉSIR

À côté du précédent recueil, celui de Pierre Barrette apparaîtra au contraire dominé par un souci de l'ordre presque maniaque : une section du recueil s'intitule d'ailleurs « La passion de l'ordre ». Barrette nous avait déjà donné *Ligne dure*, traversé par des préoccupations qu'on pourrait qualifier de géométriques. Le recueil se fermait ainsi : « L'étendue d'un monde / qui suit désormais les contours / D'un euphorique destin » (p. 59). Il ne faudra pas se méprendre sur cette « euphorie », plus annoncée que véritablement vécue. En



Pierre Barrette

Portraits de l'ascète
en coureur de fond

Éditions du Noroit

effet, la poésie de Barrette est faite de calculs, elle est lisse et froide et offre peu de prises aux amateurs de poésie lyrique. Cette fois, ces *Portraits de l'ascète en coureur de fond* (on songe à la fortune de *La solitude du coureur de fond*) créent une analogie entre l'écrivain et le coureur, laquelle amène le lecteur à reconnaître dans le portrait de l'athlète un décalque de l'activité du poète :

Écrire, penser, courir peuvent bien habiter la chambre tels des masques réversibles. Le monde se tient debout devant sa fenêtre : mille pistes à fouiller, mille voies sous le ciel transparent où s'agitent la langue et ses secrets lumineux. (p. 74)

Ce recueil est donc composé de proses ponctuées, « carrées » qui, malgré le parti pris de la distanciation, sont bel et bien des autoportraits du poète. C'est par un mouvement inscrit dans le strict tracé d'un espace géométrique que Pierre Barrette trouve ses images, ses « mobiles », pour reprendre l'intitulé de la première division. La froideur que j'ai évoquée tout à l'heure ne constitue en fait que le point de départ de cette ascèse, puisque le locuteur cherche constamment à « étendre son périmètre aux régions couvertes par la blessure » (p. 56). Le coureur court, le poète écrit pour apaiser la violence qui brûle dans une cartographie qui réduit le monde à des figures. Les lignes que trace le poète partagent la même perspective : une expérience qui fait songer aux mystiques : « À n'être plus que cette expérience révélée par l'éclat neutre de la transe. » (p. 77) Froide, cette poésie ? Je commence sérieusement à en douter. Son invitante ligne d'horizon est tout autre.

LES TRACES DU TEMPS

La majorité de l'œuvre poétique d'André Duhaime est vouée à la pratique du haïku, et il a multiplié les anthologies consacrées à cet art de la nuance dans la contrainte. Bernadette Guilmette en a donné une jolie définition dans l'*Anthologie canadienne* préparée par notre poète en collaboration avec Dorothy Howard : « un poème minuscule, [qui] saisit d'un trait la cause et l'effet, le commencement et la fin, la limite et l'illimité ». André Duhaime est, parmi les contemporains comme Robert Melançon et Jacques Brault, celui dont on reconnaît la valeur d'une poésie teintée d'esprit taoïste. Ce recueil-ci, *D'hier et de toujours*, titre peu invitant, convenons-en, se présente comme un diptyque qui départage le passé et l'intemporel. Le second volet est écrit en



PIERRE BARRETTE

italique : voilà qui étonne, l'italique me semble plus propre à rendre l'évocation du passé et de l'intime. Or, chaque fois que j'ouvre un recueil de haïkus, j'éprouve une espèce de malaise : goûterai-je cet art de la miniature et du concentré, de la nuance et du suggestif, ou n'y verrai-je que banalités, philosophies bon marché et poésies puériles ? C'est le pari que doivent gagner chaque fois le lecteur et le poète engagés dans une forme de pacte au cours duquel tous deux doivent réussir à se rencontrer sur le réduit de quelques mots jetés sur autant de lignes. Et d'ailleurs, le lecteur est-il assujéti à un ordre ? Ou peut-il les lire comme des feuilles éparées, comme une anthologie, tiens, sans ordre préconçu ? Il me semble que c'est la dernière attitude qui doit prévaloir, ces îlots de poésie ayant leur propre univers autonome. On lit un recueil de haïkus comme on feuillette un album, au fil des pages. Je ne sais pourquoi, à la lecture de ce recueil, la simplicité, cette fois, n'a pas débouché sur le petit charme discret de ces poèmes miniatures. Je n'arrive pas à isoler un poème entre tous qui m'apparaisse comme une réussite dans le genre. Il y a bien celui-ci : « lancé / dans

la flaque d'eau / chacun voyage seul / la pierre fait chavirer / la lune » (p. 36). Mais ne manque-t-il pas quelque chose ? Les poèmes plus longs de la seconde section, qui comptent le double de syllabes, sont parsemés d'emprunts à des chansons connues, mais ils n'ont pas plus retenu mon attention. On y sent bien le désir de faire chansonnette, mais le résultat

demeure inférieur au projet. Et même parfois, j'hésite à le dire si brutalement, cela frôle la platitude : « la voir lire ce livre / publié l'année de sa naissance / me laisse songeur / de ce temps-là à ce soir / c'est toute une vie » (p. 52). « L'esprit de cette poésie » que perçoit la préfacière Héloïse Duhaime, je le regrette, « je l'ai cherché en vain » (p. 96).



ANDRÉ DUHAIME

